

MARIA BARODI

Conte Dramatique

Quand on va en diligence d'Aljaccio à Corte, on se met en route à sept heures du matin et, vers onze heures, on arrive à Bocognano, où se fait la halte du déjeuner.

Le village, quoique chef-lieu de canton, ne possède pas deux mille habitants. L'architecture est encore à faire quelques progrès, et l'auberge dans laquelle les voyageurs se reconforment est d'une ordonnance absolument primitive.

Il y a quelques années, par une matinée d'avril, le repas venait de se terminer; les chevaux, attelés, piaffaient devant la porte. Le courrier allait à sa pipe et le conducteur gourmandait deux retardataires s'irrant avec conviction un épouvantable tord-boyaux que l'hôtesse s'obstinait à désigner sous le nom de fine champagne.

A propos, Marius, fit cette écuille de Vatel, avez-vous une petite place pour Maria Barodi? Elle m'a dit hier qu'elle partait ce matin pour Corte.

—Hum! répondit l'impatient Marius, qui avait du voir le jour sur la Cannebière, nous sommes plus que complets! Enfin, je la caserai en haut, derrière moi. Quelle se dépêche, par exemple!

—Oh! la pauvre! gémit le compatissant aubergiste, ce n'est bien sûr pas pour prendre du plaisir qu'elle voyage! Depuis un mois, elle s'use les yeux à force de pleurer! Eh, la voilà! Une fille brune et triste venait d'entrer dans la salle. Son attitude et ses traits ne présentaient rien d'extraordinaire. Enveloppée dans une sorte de mante à capuchon de couleur brune, elle semblait avoir engourdi en une pensée étrangère à tout ce qui l'entourait. Elle répondit évasivement à deux ou trois questions de la patronne, puis Marius ayant déclaré qu'il ne répondait plus d'être à Corte pour dîner si l'on ne se pressait pas davantage, les voyageurs s'engouffrèrent de nouveau dans la boîte jaune et crottée qui devait encore les contenir pendant six heures. Le fouet claqua, les grelots tintèrent, la diligence d'Aljaccio était partie, emportant Maria Barodi et ses noirs projets.

La vie n'avait pas été élémentaire pour cette honnête fille. Son père, Joseph Barodi, ayant servi son pays sans éclat, quitta l'armée à la fin de son deuxième congé et obtint une place de sergent de ville à Paris. Tous les Corses ne deviennent pas empereurs. Le brave Barodi n'avait rien d'un conquérant; son courage modeste n'eut jamais d'autre résultat que de lui faire briser la poitrine par un timon de voiture, un jour qu'il essayait d'arrêter des chevaux emportés.

Barodi, qui s'était marié en sortant du régiment, se trouvait alors père de deux petites filles. Sa femme, Corse comme lui, voulut se voyant veuve, retourner dans l'île natale. Là, le chagrin fut plus fort que l'air des montagnes, et la pauvre femme alla rejoindre son Joseph après l'avoir pleuré deux ans.

Maria se trouva ainsi chef de famille à quatorze ans. Quelques âmes charitables voulurent faire admettre les deux orphelins dans un asile quelconque, mais la petite fille des maquis refusa tout avec une fierté farouche non dépourvue de grandeur, annonçant son intention bien arrêtée d'élever avec ses propres ressources sa sœur, plus jeune de quatre ans, qui répondait au nom de Lætitia, puis d'obéir à la tradition. Une vieille parente de leur père, infirme et avarié, habitait près de Bocognano dans une petite maison où ils allaient à l'heure de manger. Elle consentit à nourrir et à loger les deux abandonnés, à la condition que Maria prendrait soin du ménage, du linge, du carré de jardin et que Lætitia, trop enfant pour se mêler à de si graves besognes, garderait le troupeau de porcs constituant toute la fortune de la maison.

Les choses durèrent ainsi pendant six ans. Au bout de ce temps, la vieille, conquise par la gentillesse et le courage de ses deux cousines, testa en leur faveur. Le créateur, touché sans doute de cette bonne œuvre, la rappela à lui peu de temps après.

Les demoiselles Barodi continuèrent leur existence tranquille. Maria, que les chagrins et le travail avaient un peu vieillie, ne pensait ni au plaisir ni au mariage et semblait la mère de sa sœur. Lætitia, jolie, charmante, coquette, fière de ses seize ans et de ses yeux noirs, ne se sentait heureuse que lorsqu'on la courtisait.

Un jeune fermier de Corte, Antoine Treveri vint à Bocognano pour acheter ou vendre des chevaux. Il vit Lætitia, en devint amoureux, fut très persuasif et triompha dès le deuxième rendez-vous. Pendant trois mois ce fut un enivrement; Antoine passait presque toutes ses nuits sur la route de Corte, presque tous ses jours dans la montagne, aux genoux de Lætitia. Le quatrième

mois, le père Treveri jugea que son garçon s'absentait trop souvent et lui proposa d'épouser une Alsacienne riche et jolie, Mlle Marie Schwartz, dont les parents habitaient Corte depuis l'option. Le cinquième mois, Antoine, que je ne donne nullement pour exemple, pensa tout à fait comme son père et ne retourna plus à Bocognano.

A ce moment, Lætitia était enceinte de trois mois et n'avait pas encore osé l'avouer à son mari, tant elle craignait d'être délaissée. Elle attendit Antoine quinze jours, un mois, six semaines, tomba malade et confessa tout à sa sœur. Maria pensa devenir folle. Sa petite Lætitia, sa sœur, presque son enfant, séduite, abandonnée, sur le point de devenir mère! Elle partit le lendemain pour Corte et arriva chez les Treveri. Antoine était allé faire un voyage sur le continent, comme on dit le bas, afin de régler différentes affaires avant de se mettre en ménage. Le père Treveri poussa les hauts cris, s'indigna, déclama contre la corruption des filles de l'époque et congédia assez brutalement l'infortunée Maria.

Deux autres tentatives ne furent pas plus heureuses: Antoine, à son retour, n'avait pas répondu aux lettres de Lætitia, non plus qu'aux adjurations passionnées de la sœur aînée, qui poursuivait l'infidèle jusqu'à la porte de sa fiancée.

A la fin, les Treveri se fâchèrent tout rouge et firent à Maria des menaces vagues qui l'effrayèrent. Elle retourna chez elle et n'eut plus qu'une idée: cacher la grossesse de sa sœur, tout en laissant ignorer à celle-ci le mariage de son suborneur.

Mais, un jour qu'elles cousaient toutes les deux dans leur petit jardin, une voisine vint à passer qui leur dit:

—Vous rappelez-vous le fils Treveri qui est venu ici le printemps dernier pour ses chevaux? Il se marie samedi.

Et Marie para s'apercevoir de l'effet de ses paroles.

Le soir, Lætitia s'alta et, deux jours après, mit au monde, avant terme, un petit garçon frêle et délicat.

La jeune mère, semblait morte et ne sortait d'évanouissement que pour entrer dans un désespoir qui faisait mal à voir.

Maria, elle, ne pleurait plus. La veille du mariage, sa sœur paraissant plus calme, elle la confia aux soins de la sage-femme et prit la diligence de Corte. Insensible aux plaisanteries un peu salées du conducteur Marius, indifférente à la pluie tombant en abondance, elle arriva à huit heures, prit une petite chambre à l'hôtel, refusa toute nourriture et attendit, sans dormir, le lendemain matin. Au jour, elle écrivit une longue lettre à sa sœur, se rendit à l'église, pria longuement et assista à la bénédiction nuptiale, cachée derrière un pilier. Puis, à la sortie, tandis que les jeunes époux, debout sur le seuil, recevaient les félicitations de leurs amis, elle se glissa dans la foule, tira un stylet de son corsage et, d'un seul coup, frappé en plein cœur, étendit Antoine mort aux pieds de sa jeune femme.

Le tumulte fut effrayant. La mariée, dont la robe blanche était couverte de sang, tomba évanouie dans les bras de sa mère; vingt hommes se précipitèrent pour arrêter Maria, qui ne résistait pas.

On la conduisit à la prison où, deux jours après, elle apprit la mort de sa sœur, de sa jolie petite Lætitia.

—Je m'y attendais, dit-elle froidement. Il ne reste plus que l'enfant et moi. Ce ne sera pas long.

Elle ajouta qu'elle ne se défendrait pas et qu'elle était contente de ce qu'elle avait fait. Elle ne s'informa même pas du pauvre petit être, cause innocente de tant de malheurs. Enfin, le jour des assises arriva.

Le premier témoin entendu fut la jeune veuve. Quand elle parut tout en noir avec sa coiffure alsacienne, semblant porter à la fois le deuil de son mari et celui de son pays, tout le monde fondit en larmes. Ce fut bien plus quand elle raconta d'une voix douce et timide qu'elle était allée chercher l'enfant à Bocognano et qu'elle serait désormais sa mère.

Elle expliqua que, tout en pleurant son mari, elle pardonnait à Maria qui avait dû tant souffrir. Et, levant ses yeux bleus vers les juges, elle suppliait qu'on l'accusât.

Elle trouvait pour cela des raisons de chrétienne, de femme, de mère. Cette veuve-vierge avait des arguments d'avocat, une logique d'enfant, des inflexions de charmeuse. Elle était éloquent en force de simplicité. Lorsqu'elle retourna à sa place, on entendit des sanglots dans toute la salle d'audience, les jurés portaient la tête, le président se mouchoit pour cacher son émotion.

Les autres témoins furent à peine écoutés, l'avocat général osa à peine accuser, et Maria fut acquittée aux applaudissements de la foule.

—Madame, madame, cria-t-elle, s'agenouillant devant Marthe à la sortie de l'audience, vous valez mieux que moi! Je voudrais mourir pour vous!

Et la pauvre créature pleurait, pour la première fois depuis son crime.

—L'acquitte la dette de mon mari, dit Marthe doucement; puis, avec douceur, elle ajouta: —Venez embrasser notre enfant!

—C'est tui à cette époque que des relations de bon voisinage s'établirent entre Mme de Jeufosse et M. et Mme Guillot, qui habitaient le domaine d'Aubevoüe, distant de trois kilomètres à peine. Peu à peu, ces relations prirent un caractère de plus grande familiarité, elles se transformèrent en biens amicaux, et bientôt les Jeufosse et les Guillot se reçurent réciproquement et dînèrent les uns chez les autres. Il arriva même que les jeunes MM. de Jeufosse firent appel à l'obligeance d'Emile Guillot, qui leur offrait avec générosité sa bourse, riant le premier de leurs galantes fredaines.

Il ne pouvait, en effet, les trouver mauvaises, car si Mme de Jeufosse, qui avait auprès d'elle deux jeunes filles à surveiller, s'était renseignée sur Emile Guillot, peut-être eût-elle été moins prompte à lui ouvrir sa porte. Non point qu'il fût un homme honnête; mais il appartenait à la race terrible des séducteurs de province, des don Juan de petite ville, qui se font si facilement un jeu de l'honneur des femmes.

Marié à une créature aimable et vertueuse, père de deux jeunes enfants, riche d'un revenu de vingt-cinq mille francs, Guillot, à trente-deux ans, pouvait jouir de la vie d'une façon saine. Or, il aimait les intrigues amoureuses, les fines parties, et sa joie était de pouvoir se vanter auprès de ses amis, au café, de ses bonnes fortunes; et jamais il ne tonnait le nom de celle qui avait commis la faute de se fier à sa discrétion.

Malheureusement, ces détails ne furent connus de Mme de Jeufosse que beaucoup plus tard, lorsque déjà le mal était accompli, et quand Emile Guillot, emporté par une étrange folie, s'élançait sur le chemin au bout duquel il devait rencontrer la mort.

En face de Blanche de Jeufosse, en face de la jeune institutrice Laurence, il ne sut pas se contenir, il ne sut pas se souvenir du devoir que lui imposait la confiance de la châtelaine. Il importuna Mlle Thouzery de ses attentions outrées. Elle le repoussa et garda le silence, supposant que nul n'avait rien vu. Elle se trompait. Mme de Jeufosse restait aveugle, mais le manège impudent d'Emile Guillot n'avait pas échappé aux regards du garde Crépel.

Ceci, nous a-prochons du drame, et nous traversons une phase de mystère. Que se passa-t-il au château? Est-ce que véritablement le séducteur, rebuté par l'institutrice, fut encouragé par la jeune Blanche de Jeufosse? Y eut-il des conversations secrètes, des baisers échangés, des tentatives d'un instant dans le parc, ainsi qu'Emile Guillot eut le malheur de le dire devant certains de ses confidentes?

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

Près de trente ans auparavant, au lendemain de la Révolution de Juillet, M. de Jeufosse, ami fidèle des Bourbons, avait abandonné Paris pour venir se fixer dans ses propriétés de l'Eure, se refusant à servir le nouveau régime. Il était mort en 1847, laissant une veuve et trois enfants, deux garçons et une fille.

Au moment où ce gentilhomme mourait, ce fut la dernière heure; il allait sonner, il fit approcher de son lit le garde Crépel, dont il connaissait le dévouement allant jusqu'à fanatisme, et il lui dit solennellement: —Crépel! prends garde! Il faudra veiller à tout, pour ma femme et mes enfants!

le nom de la famille de Jeufosse et lui assurer un sinistre éclat.

L'Affaire de Jeufosse.

[L'Affaire de Jeufosse, dans la série des "Causes célèbres", occupe une place particulière par les physionomies typiques qu'elle fait ressortir. Elle a, d'ailleurs, des complications romanesques.]

Il serait difficile d'imaginer un drame aussi sinistre et aussi rapide de celui qui eut pour théâtre le parc de Jeufosse, près de Gailillon, dans l'Eure, le 12 juin 1857. Il était un peu plus de dix heures du soir, lorsque deux hommes, venant du côté d'Aubevoüe, arrivèrent en silence sous les murs du parc. Ils prêtèrent l'oreille, se crurent certains que tout était tranquille aux environs, et, tant qu'ils furent, ils demeurèrent immobiles, et comme en sentinelle. L'autre s'avança prudemment le long de la muraille, jusqu'au moment où il découvrit un endroit propice à l'escalade. Il n'eut pas la moindre hésitation et s'introduisit dans la propriété avec une aisance indiquant que ce n'était pas la première fois qu'il accomplissait ce singulier voyage.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, soudainement, une voix rude s'éleva dans la nuit, disant:

—Halte-là!... Halte-là, ou tu es mort!

L'instant d'après, un coup de feu se fit entendre, suivi d'un long cri de douleur et de cet appel désespéré:

—Oh! mon ami Gras! Viens à mon secours! Je suis mort!

Celui dont on réclamait ainsi l'assistance, et qui avait tressailli violemment au bruit du coup de feu, s'élança aussitôt, courant autour du parc afin de découvrir une issue. Il aperçut une porte; il voulut l'enfoncer, mais elle était à peine fermée et céda. Guidé par les gémissements du blessé, Gras arriva sans peine auprès de ce dernier, et le trouva gisant au milieu d'une avenue, souffrant horriblement, perdant la vie avec son sang, mais ayant encore assez de force pour dire à son jeune domestique:

—Ce sont des lâches!... C'est Crépel, le garde, qui m'a tué!... Tu demanderas pardon pour moi à ma femme et à mes enfants!

Gras, affolé, courut au château de Jeufosse, où tout paraissait endormi. Il frappa, appela, supplia, tant et si bien que les domestiques apparurent enfin, et qu'une petite troupe se dirigea vers l'endroit où la victime du drame agonisait. Quarante minutes s'écoulèrent, quarante minutes pendant lesquelles le malheureux ne cessa de gémir. Enfin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

On ne l'a jamais su. Il serait injuste de reprocher des imprudences probématiques à cette enfant, sur laquelle tant de cruels soupçons planèrent, au lendemain de la tragédie du 12 juin 1857. Il n'y a contre elle que les propos légers de Guillot, et, malin, il se tut; la mort avait fait son œuvre. Emile Guillot, le gai compagnon, le bon garçon, le joyeux vivant, qui ne comptait que des amis dans le pays, venait de succomber, et avec son existence se terminait une mystérieuse et troublante aventure.

doutez, tenez! On verra que ce n'est pas moi!

L'idée terrible du meurtre entra-t-elle alors dans l'esprit de Mme de Jeufosse, affolée par cette persécution, par cette menace de honte et de déshonneur? Pensa-t-elle, au cours d'une nuit sans sommeil, qu'un coup de fusil tiré sur l'homme noir, dans le parc, mettrait fin à sa souffrance et à ses craintes. Devant la justice, quand elle vint prendre place au banc des accusés, auprès de ses deux fils et du garde Crépel, elle s'en défendit avec énergie.

Cependant, il est certain qu'elle fut heureuse d'apprendre d'un magistrat qu'on a le droit de tirer sur celui qui s'introduit nuitamment dans une propriété. Il paraît établi qu'elle saisit un jour un fusil et qu'elle s'écria, en présence de ses domestiques: "N'y en aura-t-il pas un d'entre vous qui aura assez de cœur pour me débarrasser d'un tel homme?"

Enfin, les yeux remplis d'éclairs, elle dit au soir à Crépel, rêveur, morose, plus silencieux encore que de coutume:

—Vous ne vous rappelez pas les promesses que vous avez faites au lit de mort de M. de Jeufosse? Vous ne défendez ni le nom de M. de Jeufosse, ni celui de ses enfants?

Crépel sortit, les mains tremblantes. Quels furent les combats qui se livrèrent dans cette âme ténébreuse? Quelle leur rougeâtre vent illuminer ce cerveau obscur? Crépel revint-il son maître mourant? Entendit-il de nouveau les supranes recommandations de l'agonisant? Se revint-il, jurant d'accomplir son devoir?

Au président des assises, qui l'interrogeait, il répondit durement:

—Mon maître m'avait dit: "Prends bien garde à tout, pour mes enfants!" J'avais promis: j'ai voulu tenir ma parole. Mais je ne pensais pas tuer Emile Guillot. Je voulais seulement lui faire peur, lui donner une cinglée pour l'empêcher de revenir.

Pourtant, la veille du meurtre, Crépel avait ajouté un chevron à son petit plomb de son fusil!

A la première nouvelle du drame sanglant du parc de Jeufosse, la justice accourut, et, tout de suite, on arrêta le garde. Mais avant la fin de la journée, trois autres arrestations avaient lieu. Mme de Jeufosse semblait être l'instigatrice du crime. Ses fils approuvaient hautement l'acte de Crépel, et l'on savait que l'un d'eux avait menacé Guillot de le frapper mortellement. L'autre s'était allé jusqu'à dire en public: "S'il s'agit de l'institutrice, ce sera un duel; s'il s'agit de ma sœur, ce sera un assassinat!"

Cette affaire de Jeufosse, si compliquée, si bizarre, dans laquelle on croyait discerner d'étranges dessous, et qui ouvrait un large champ à toutes les hypothèses, passionna l'opinion publique, séparée immédiatement en deux camps. D'un côté, on défendait le mort; on voulait voir en lui la victime d'une liaison amoureuse, qu'une famille orgueilleuse n'avait pas hésité à étouffer dans le sang; l'autre parti affirmait l'indignité de Guillot, tout en acceptant les explications de Mme de Jeufosse.

Les débats de ce procès célèbre commencèrent le 14 décembre 1857 devant les assises de l'Eure, où ils se poursuivirent pendant plusieurs jours. A la charge des accusés, il ne fut possible d'établir ni les provocations au meurtre de la part des Jeufosse, ni l'intention de tuer chez le garde Crépel, —tandis que les agissements coupables d'Emile Guillot furent démontrés par presque tous les témoins, y compris ceux cités par l'accusation.

Aussi, après une admirable plaidoirie de Berryer, cette affaire se termina-t-elle par un quadruple acquittement. Cependant, si vous alliez dans le pays, si vous vous promeniez aux environs de Gailillon, peut-être feriez-vous la rencontre de vieilles gens qui hocheraient la tête au souvenir de cette histoire sinistre, et qui finiraient par vous dire qu'un drame de Jeufosse, que domine la sombre physionomie de Crépel, le garde-chasse, l'homme qui n'avait pas oublié le serment fait au chevet d'un mort!

Condamnation de C. Snapp. Newport News, Vie., 4 juillet.—C. C. Snapp, propriétaire de l'Union locale des charpentiers, accusé d'avoir détourné 1,400 dollars des fonds qui lui étaient confiés, a été condamné aujourd'hui par la cour criminelle de Newport News à trois ans de travaux forcés.

Le joco O. Pritchard. A-Heville, Car. du Nord, 4 juillet.—Le bruit court dans les cercles politiques de la Caroline du Nord que le juge J. C. Pritchard, de la Cour de Circuit des Etats-Unis, sera nommé juge à la Cour Suprême des Etats-Unis, l'autant prochain, pour remplacer un des juges de ce Tribunal qui donnera sa démission à cette époque.

LA

Dette de César

Un matin de 1809, l'Empereur se promenait, suivi de Berthier, qu'il venait de nommer prince de Wagram. Ils finissaient une conversation sur César.

—Puisque vous croyez, Sire, à la justice infaillible du proconsul, laissez-moi vous citer une anecdote. On raconte qu'un sous-officier d'abord, nommé Sextius, diexième dans une cohorte de la cinquième légion, avait à se plaindre de César. Il paraît que ce soldat était au service depuis dix ans et qu'il avait fait mainte action d'éclat, dont jamais il n'avait été récompensé. Le peuple, par l'organe d'un avocat, porta les réclamations du soldat romain au Sénat rassemblé, qui blâma César.

—Et que devint Sextius? —César le laissa dans l'ombre, lui maintint son grade, ne voulant pas se plier aux ordres du Sénat.

—Injustice, en vérité, dit l'Empereur pensif.

En marchant, ils venaient d'arriver près d'une troupe qui faisait la manœuvre. Apercevant l'Empereur, le colonel fit battre les tambours et ranger ses hommes en bataille.

Suivi du maréchal, Napoléon entra dans les rangs. Immobilité émouvante. Au milieu de cette foule, l'Empereur avait l'air de marcher en pleine solitude, entre des uniformes plutôt qu'entre des rangées de soldats, le long des palissades humides, serrées, enfoncées en terre, inébranlables. De temps à autre, s'arrêtant, les mains dans le dos, près d'une de ces têtes sans souffle, sans regard, sans pensée, il la contemplait.

Ensuite, lentement, il continuait sa promenade, s'arrêtait encore plus loin, une seconde, parfois une minute, devant un autre soldat. Puis, muet comme lui, César passait.

Il devisait surtout les anciens. Soucieux, il semblait chercher sur ces vieilles têtes une réclamation, une plainte ou un mot étouffé par la discipline.

Puis, craintivement presque, il allait aux figures imberbes, il observait les poitrines sans croix, les manches sans galons, les cotons qui n'avaient pas encore atteint à la gloire, qui ne lui avaient pas donné assez de temps, assez de sang: les jeunes, aussi, hauts, aussi droits et fiers dans le rang que les vieux, mais plus rouges, empurés d'une émotion d'âme qui dilatait leurs yeux par-dessus ce petit Empereur et y mettait à défaut de regard, de lumières....

Déridé, cette fois, Napoléon s'éloignait enfin du régiment, quand, tout à coup, à droite de la compagnie de grenadiers du 1er bataillon près du troisième rang, il s'arrêta devant le guide de droite, un sergent.

L'Empereur, immobile, les mains toujours sur son dos, regardait cet homme profondément. Il savait par cœur tous les soldats de son armée. Mais, dans sa mémoire impériale, il ne retrouvait pas celui-là.

Pourtant, cette tête parlait et pensait. Si les cheveux étaient rudes, secs, sauuages, si des moustes de poils d'ours, poussés sur les mains et les oreilles, donnaient à cet homme un air de force brutale, ses joues creuses d'un jaune gris indiquaient aussi l'habitude de réflexions nobles et puissantes. Juxtaposées fortement, les lèvres étaient d'un chef, non d'un inférior. Le menton était énergique, l'os maxillaire d'en bas énorme et la raideur de la colonne vertébrale accusait un esprit hautain et inflexible.

L'Empereur se tourna du côté de Berthier:

—Ton soldat romain, Sextius,